

directeur de journal que j'étais, contre un langage trop véhément . . . En avril 1914, lors de la belle réception que Luxembourg ménagea au roi Albert, venant rendre visite à la grande-duchesse Marie-Adélaïde, Eyschen m'écrivit pour me féliciter du « leader » que j'avais consacré dans mon journal à l'arrivée parmi nous de ce prince. C'est ce même article qui devait provoquer, après la guerre, dans certains journaux belges, de si singulières interprétations. . .

Plus officiellement, plus publiquement que dans les conversations que j'eus avec lui, Eyschen exprima ses sentiments francophiles dans le sens du moins que j'indique, par le discours qu'il prononça le 15 juin 1912 au déjeuner offert par le ministre de France, M. Etienne Ganderax (à l'hôtel Brasseur), à des personnalités politiques et journalistiques luxembourgeoises à l'occasion de la course cycliste Nancy-Luxembourg, organisée par *l'Est républicain de Nancy et l'Indépendance luxembourgeoise*, discours où il s'exprima comme suit :

« Messieurs, si vous vous sentez chez vous, ici, n'en soyez pas étonnés. Le Luxembourg, intellectuellement, est français, il n'y a pas le moindre doute. Vous devez comprendre que sa situation géographique lui impose parfois des mouvements de bascule, et qu'il lui arrive de s'incliner un instant à gauche après avoir beaucoup incliné à droite. Mais il y a des Luxembourgeois tout à fait Français et il n'y a pas un seul qui n'ait pas quelque chose de français ! » Et l'orateur établissait comment « l'art luxembourgeois, cette expression du sentiment populaire, l'art architectural, l'art monumental, nous était venu tout entier de France par la Lorraine, ainsi que le faisait, actuellement, le sport. . . »

Or si cette fois-là Eyschen se laissa entraîner à un tel point que, du jour au lendemain, le ton de la presse allemande changea à son endroit et que les gazettes d'Allemagne lui reprochèrent sa « scandaleuse francophilie » c'est qu'il avait enfin donné libre cours à ses sentiments intimes, et que, pour la première fois, il les révélait publiquement avec tant d'ampleur.

Mais d'où provenait ce qu'on a voulu considérer comme une volte-face que l'Allemagne officielle ne lui a jamais pardonnée ? Comment se fit-il que, n'ayant jusqu'à ce jour jamais fait preuve d'une francophilie aussi évidente, même lorsque l'occasion semblait l'exiger impérieusement (Exposition de 1900, Inauguration de la ligne de Chemin de fer Luxembourg-Longwy, Tricentenaire de Corneille etc.) il profita soudain d'une initiative qui n'avait rien d'officiel et qui émanait exclusivement de deux journaux, dont l'un, le mien, sans influence politique considérable, pour dévoiler les discrètes sympathies que je lui connaissais, mais qu'il avait pourtant dissimulées jusqu'à cette date ?

Or, si j'interprète bien, et les circonstances, et certaines allusions que m'avait faites, à plusieurs reprises, notre Ministre d'Etat, celui-ci ne s'était jamais senti soutenu et encouragé, du moins depuis le départ de M. Crozier, par la représentation diplomatique française. Insuffisance ou pusillanimité ? « Surtout pas d'affaires » répétait M. Horace